

lacunes : il était impossible de parler de tous ceux qui ont parlé de Rome, mais je crois n'avoir omis aucun type important. D'ailleurs, je crains peu qu'on ne m'accuse d'avoir été trop court; je redoute plus le reproche contraire. A ceux qui me l'adresseraient, je répondrais que l'on ne quitte pas Rome comme on veut, surtout quand on y rencontre tous les grands hommes qui l'ont visitée; que je me plaisais trop à vivre dans ce lieu, en si bonne compagnie, pour être pressé d'en sortir; que ce moment est pour moi comme un autre départ, et qu'en finissant je suis tenté de m'écrier avec Rutilius : « Je cède, je m'arrache aux embrassements de la ville bien-aimée; mes pieds franchissent à regret le seuil sacré :

Laxatus tandem caræ complexibus urbis,

Inviti superant limina sacra pedes. »

VOYAGE DANTESQUE

VOYAGE DANTESCUE

VOYAGE DANTESCUE.

C'est un vrai malheur pour les admirateurs sincères de Dante que la mode se soit emparée de ce grand poëte. Il est cruel pour les vrais dévots de voir l'objet de leur culte profané par un engouement qui n'est souvent qu'une prétention. Ce n'est rien de tenir tête à l'injustice de l'opinion, il y a dans la lutte un plaisir secret qui soutient et anime à la résistance. Mais il faut souvent un vrai courage pour persister dans une opinion juste, en dépit de ses défenseurs. Oh ! le bon temps pour les amis de Dante et de Shakspeare que celui où tous deux étaient traités de barbares ! Cependant on ne doit point renoncer à sa religion, parce qu'elle est professée par une foule qui ne croit pas du fond du cœur ; on ne peut abandonner ses affections littéraires, parce qu'il est du bon air d'en afficher de pareilles. Il faut être fidèle au génie et à la vérité *quand même* ; il faut tenir pour le christianisme, malgré les arguments de certains apologistes et la foi de certains croyants ; il faut tenir pour la liberté, malgré certains libéraux ; il faut admirer les grands poëtes du siècle de Louis XIV,

malgré les protecteurs officieux de leur gloire. Enfin, je suis résolu à persévérer dans mon amour pour la poésie de Dante, bien que ce soit aujourd'hui une fureur universelle, en France et en Italie, d'admirer à tout propos et hors de propos l'auteur de *la Divine Comédie*, que presque personne ne lisait il y a soixante ans.

J'avais besoin de placer cette profession de foi en tête de quelques pages, inspirées par ma religion pour le grand Alighieri. En effet, c'est une véritable piété envers son génie qui m'a fait entreprendre, à deux reprises, un pèlerinage aux lieux qu'il a consacrés par ses vers. Je l'ai suivi, pas à pas, dans les villes où il a vécu, dans les montagnes où il a erré, dans les asiles qui l'ont recueilli, toujours guidé par le poème dans lequel il a déposé, avec tous les sentiments de son âme et toutes les spéculations de son intelligence, tous les souvenirs de sa vie; ce poème, qui n'est pas moins une *confession* qu'une vaste encyclopédie.

Quelquefois l'aspect des localités a bien changé, et, au lieu d'être frappé par une ressemblance, on est frappé par un contraste; mais souvent les scènes de la nature, les monuments de l'art, que Dante a contemplés, ont laissé sur son œuvre une empreinte d'une étonnante fidélité. En présence de ces scènes et de ces monuments, le voyageur acquiert, par la comparaison du modèle et de la peinture, un vif sentiment de la méthode et de l'art du peintre. Il prend, pour ainsi dire, sur le fait l'imagination du poète dans l'acte mystérieux par lequel elle s'unit à la réalité pour créer l'idéal.

On peut aborder *la Divine Comédie* par bien des côtés; on peut la considérer abstraitement comme un tableau de la vie humaine, au point de vue chrétien, comme une initiation à la vérité divine; on peut chercher à reconstruire le système théologique contenu dans ce prodigieux poème: c'est ce qu'un jeune écrivain, M. Ozanam, vient de faire avec une vraie supériorité; on peut demander à l'œuvre de Dante l'histoire contemporaine: c'est ce qu'a fait M. Fauriel dans ses belles leçons, dont ceux qui les ont suivies n'ont pas perdu la mémoire: c'est ce qu'a fait M. Lenormant dans un cours justement applaudi; enfin on peut aussi, négligeant ce qui est extérieur dans cette œuvre si complexe, s'occuper de ce qui est personnel, individuel, local; car la poésie de Dante est à la fois ce qu'il y a de plus général et de plus particulier. Pour acquérir de cette poésie un sentiment vif et complet, il est bon de descendre du premier point de vue au second. Après avoir reconstitué, par l'étude, l'édifice théologique que Dante a élevé, et l'état social qu'il a dépeint, il est bon de voir ce qu'il a vu, de vivre où il a vécu, de poser le pied sur la trace que son pied a laissée. Par là son génie n'est plus seulement en rapport avec les idées et l'histoire de son siècle, il devient, pour nous-mêmes, quelque chose de vivant, d'intime, de familier; de passé il devient présent, pour ainsi dire. On comprend mieux, on sent mieux surtout cette poésie, en présence des objets qui l'ont inspirée; elle est là comme une fleur sur sa tige, avec ses racines, ses rameaux et ses parfums. Enfin, toute utilité à part, il y a quelque charme à cheminer ainsi; le but donne un intérêt de

plus et une sorte de nouveauté à un voyage tant de fois entrepris et tant de fois raconté. Dante est un admirable *cicerone* à travers l'Italie, et l'Italie est un beau commentaire de Dante.

PISE.

Un voyage tel que celui-ci ne peut mieux commencer que par Pise. Pise rappelle Ugolin ; et bien qu'on n'en soit plus, grâce à Dieu, au temps où l'on ne citait de *la Divine Comédie* que l'épisode d'Ugolin et l'épisode de Françoise de Rimini, laissant de côté le reste du poème comme barbare et indigne d'occuper les gens de goût, cependant l'histoire du supplice infligé au chef pisan n'en reste pas moins un des morceaux les plus étonnants de l'étonnant poème de Dante, un de ceux qu'il est impossible d'oublier, surtout ici.

J'ai cherché le lieu où s'est passée la tragédie que Dante a resserrée dans un récit court et terrible, et qu'un poète allemand, Gerstenberg, a étendue sur une surface de cinq actes, cinq actes d'agonie ! La tradition avait conservé à une tour de Pise le nom que Dante lui donne, le nom de *Tour de la Faim*, mais cette tour n'existe plus. Il est heureux pour les voyageurs qu'il en soit ainsi. Se prenaient-ils à frémir à la vue d'un débris, les antiquaires leur en contestaient le droit. Les uns retrouvaient la tour sur la place des Chevaliers, les autres sur l'emplacement de l'ancien palais de la commune ; il fallait traverser tous ces doutes pour arriver à une émotion telle quelle : maintenant qu'il

n'y a plus de tour, la conscience du voyageur est en paix.

Mais voici pour elle une nouvelle cause d'hésitation et d'incertitude. On pense en général que la faim porta le malheureux père à se nourrir de la chair de ses enfants. Sans qu'on se rende bien compte de ce qui, dans le récit de Dante, peut justifier une pareille idée, elle est reçue, elle fait partie de l'horreur qu'on s'est accoutumé à ressentir, et il en coûterait à plus d'un lecteur d'y renoncer. Cependant rien n'est moins certain qu'une telle supposition. Déjà les commentateurs étaient partagés ; mais, à l'heure qu'il est, une polémique spéciale s'est engagée sur cette question, entre deux hommes distingués de l'université de Pise, MM. Rosini et Carmignani. Les antagonistes, qui sont des amis, se sont combattus avec vivacité et courtoisie, sans se convaincre, c'est l'ordinaire, mais, ce qui est plus rare entre savants, sans se fâcher. J'ai trouvé à Pise le factum de M. Carmignani, qui tient pour l'anthropophagie d'Ugolin¹.

Le premier qui ait éveillé cette controverse est le poète éminent Nicolini, dans un beau discours sur le sublime de Michel-Ange. C'est à l'occasion de ce discours que la discussion s'établit, dans un grand dîner où se trouvaient des princes et des littérateurs, entre les deux savants professeurs de Pise. Leur combat rappelle ceux que les érudits du XVI^e siècle se livraient

¹ Lettera del professore Giovanni Carmignani all' amico e collega suo professor Giovanni Rosini, sul vero senso di quel verso di Dante : « Poscia più che il dolor potè il digiuno. » (*Inf.*, c. xxii, v. 75.)—La réponse de M. Rosini se trouve dans ses *Rime e Prose*, t. III, p. 233.

à propos d'un vers d'Horace ou d'une phrase de Cicéron ; pour que la ressemblance soit complète, il ne manque rien que des injures.

Du reste, les doctes citations et les théories subtiles abondent. M. Carmignani va jusqu'à discuter gravement jusqu'à quel point l'état physique des cadavres permettait à Ugolin de s'en rassasier. Il faut avouer que c'est conduire l'esthétique au charnier. Pour moi, si j'osais descendre dans la lice où se sont mesurés de si redoutables adversaires, comme on dit pompeusement dans ces grandes circonstances, ce serait pour combattre l'opinion qui transforme Ugolin en cannibale. Dante n'a pas fait à *la littérature atroce* de notre temps l'honneur de la devancer. Ce vers

Et puis la faim fut plus forte que la douleur,

me paraît avoir un sens très-naturel, et il me semble qu'il y a une profonde amertume dans cette réflexion sur la misère de notre nature :

La douleur ne m'avait pas tué et la faim me tua.

En effet, on meurt plus souvent de la seconde que de la première.

Une traduction admirable et peu connue de ce récit terrible est un bas-relief de Michel-Ange, que j'ai vu à Florence, au palais della Gherardesca. La Faim, sous les traits d'une horrible vieille, plane au-dessus des personnages, et montre à Ugolin ses trois fils mourants. Le père, debout, s'appuie sur une main ; de l'autre, il presse ses entrailles et regarde en face sa terrible ennemie. L'attitude d'un des jeunes gens, qui

contemple son frère étendu à ses pieds, est animée d'une expression touchante. Au-dessous l'Arno est représenté, dans cette poétique composition, détournant les yeux de tant d'horreurs. C'est encore un souvenir de Dante. Celui-ci, dans son indignation contre Pise, s'adresse à l'Arno, et lui demande de noyer le peuple qui a laissé consommer une telle barbarie.

A ce sujet, j'ai eu lieu de me convaincre, par une nouvelle preuve, de l'exactitude géographique du grand poète. Dans cette même imprécation, il s'écrie : « Ah ! Pise, opprobre des nations du beau pays où le *si* retentit. puisque tes voisins sont si lents à te punir ¹, que la Capraia et la Gorgone (deux petites îles de la mer Thyrrénienne) s'ébranlent et barrent l'embouchure de l'Arno, de manière à noyer tous tes habitants ! » Cette imagination peut paraître bizarre et forcée si l'on regarde la carte ; car l'île de la Gorgone est assez loin de l'embouchure de l'Arno, et j'avais toujours pensé ainsi jusqu'au jour où, étant monté sur la tour de Pise, je fus frappé de l'aspect que, de là, me présentait la Gorgone. Elle semblait fermer l'Arno. Je compris alors comment Dante avait pu avoir naturellement cette idée, qui m'avait semblé étrange, et son imagination fut justifiée à mes yeux. Il n'avait pas vu la Gorgone de la tour penchée qui n'existait pas de son temps, mais de quelque une des nombreuses tours dont Pise était comme hérissée. Ce fait seul suffirait pour montrer combien un voyage est une bonne explication d'un poète.

Un commentaire d'un autre genre est celui que j'ai trouvé dans un mur d'église, à San-Giovanni, petite

¹ *Inf.*, c. XXXIII, 82.

ville située entre Florence et Arezzo. Dans la maçonnerie est une espèce de niche, et dans cette niche un cadavre desséché, debout, les bras croisés et crispés fortement contre la poitrine, la bouche ouverte, et comme poussant un hurlement de terreur. Tout indique que ce malheureux a été enfermé vivant dans cette muraille, probablement par une erreur involontaire. Il y est mort de la mort d'Ugolin, plus vite, car il avait moins d'air à respirer, et moins douloureusement, car il était seul.

A l'entrée du cloître de Saint-François, à Pise, on montre la pierre sous laquelle furent ensevelis Ugolin, et ses enfants.

Quand je visitai le coin du cloître où gisent pêle-mêle les victimes innocentes et la victime coupable (car il ne faut pas oublier qu'Ugolin avait asservi et peut-être trahi sa patrie), autour de moi tout était silencieux, serein et brillant. Une lumière admirable inondait les orangers qui remplissent l'intérieur du cloître, un arceau encadrait leur verdure, le *campanile* rouge de Saint-François se détachait harmonieusement sur le bleu velouté du ciel. J'éprouvais un sentiment profond d'adoration pour la nature et d'éloignement pour l'homme, tandis que, le pied sur la fosse d'Ugolin, je regardais les orangers et le ciel. Une seule pensée combattait cette impression. Je me disais : « Ces atrocités, enfantées par les passions politiques, ont produit un des plus admirables chefs-d'œuvre de la poésie humaine ; l'art console de la vie. »

Il serait étonnant que dans le Campo-Santo de Pise, ce musée du moyen âge, rien ne rappelât le poète du

moyen âge. Toute cette peinture contemporaine ou peu postérieure de Giotto, d'Orgagna, de Benvenuto Gozzoli, est empreinte de son génie. Souvent la similitude est frappante et montre l'analogie des pensées. Quelquefois elle va si loin, qu'on peut croire à une imitation.

Ainsi, dans la fresque d'Orgagna qui représente l'enfer, il est impossible de ne pas reconnaître des tableaux tracés d'abord par le pinceau de Dante. On voit ici Satan dévorant trois corps humains à demi engouffrés déjà dans sa gueule gigantesque. Il en est de même dans *l'Enfer*. Le nombre des victimes est pareil. Ce sont, chez Dante, Judas, Brutus et Cassius, rapprochement bizarre en apparence, mais qui cesse d'étonner quand on a étudié, dans le *Traité de la Monarchie*, le système de politique et d'histoire que le guelfe banni s'était fait en devenant gibelin, afin de justifier ses opinions nouvelles. Pour lui, les deux puissances de la terre, presque égales en sainteté, et l'une et l'autre d'origine romaine, c'étaient d'une part le pape héritier de saint Pierre et vicaire de Jésus-Christ quant au spirituel, de l'autre l'empereur héritier de César et vicaire de Dieu quant au temporel. A ce point de vue, les meurtriers de César étaient presque aussi coupables envers le genre humain que les meurtriers du Christ. Telle est la raison profonde de cette étrange association. Pour Orgagna, en mettant trois damnés dans la gueule de Satan, il ne pouvait avoir d'autres raisons que de suivre Dante, qu'il a bien réellement copié dans cette fresque du Campo-Santo. Là sont aussi les *bolge*, grands trous circulaires dans lesquels l'auteur de *la Divine Comédie* avait plongé les différentes sortes de damnés ; là on voit

une figure décapitée, et, comme Bertrand de Born, tenant par les cheveux sa tête sanglante *ainsi qu'une lanterne*, expression familière, mais terrible, parce qu'elle est d'une exactitude pittoresque, et fait voir à l'esprit le tableau qu'Orgagna n'a pas craint de montrer aux yeux.

Du reste, cette fresque, évidemment retouchée, est loin d'être une des plus remarquables du Campo-Santo; c'est à Florence, dans l'église de Santa-Maria-Novella, que nous trouverons le même Orgagna couvrant tout un mur de fresques bien plus complètement calquées sur le dessin de Dante.

Dans une autre peinture du Campo-Santo, Buffalmacco a représenté l'univers composé de neuf cercles suivant le système de Ptolémée, et soutenu par les deux mains du Christ, dont la tête s'élève au-dessus du dernier cercle. C'est une alliance du même genre entre les idées chrétiennes et les idées de Ptolémée, qui sert de base à la construction du *Paradis*. Dante s'élève à la fois de planète en planète, de vertu en vertu, de vérité en vérité, jusqu'au principe du mouvement universel; arrivé là, il est parvenu à la plus haute manifestation de l'essence et de la trinité divines. Les divers degrés de la contemplation religieuse sont rapportés par lui aux différents cercles célestes imaginés par Ptolémée et placés ici entre les bras du Christ, dominés par sa tête radieuse. Dans les deux cas, même fusion de la science cosmologique du temps et de la pensée théologique¹.

¹ On pourrait citer une foule d'exemples de la même association des idées astronomiques et des idées théologiques. Sans sortir de Pise, dans le cloître de Saint-François, le Christ et la Vierge sont entourés d'étoiles; sous leurs pieds sont placés le soleil et la lune. Sous le por-

Dans celui-ci, il n'y a pas emprunt fait par le peintre au poète; il y a chez tous deux analogie d'inspiration. Ainsi Orgagna nous montrait tout à l'heure l'action que la poésie de Dante a exercée sur l'art italien. Buffalmacco nous montre maintenant que l'un et l'autre ont parfois obéi spontanément aux mêmes influences.

Avant de quitter ce musée de sépultures, il faut saluer au nom de Dante celle de l'empereur Henri VII; ce malheureux Henri VII, celui dont il attendait tout ce que désirait son âme ardente: retour dans sa patrie, vengeance de ses ennemis, triomphe de ses idées politiques; celui dont il prophétisait, avec des paroles qui semblaient empruntées à Isaïe, les prochains triomphes, et qui ne vint dans cette Italie, où il était tant attendu, que pour y mourir. Le pauvre empereur a la tête à demi soulevée; il semble faire un effort inutile et retomber sous le poids de sa faiblesse. Sa tombe raconte sa vie. Il tenta péniblement de relever la majesté impériale; elle retomba vaincue; le temps en était passé. On dirait qu'il est encore fatigué de sa malencontreuse tentative; il a l'air de dormir mal et de ne pas être à son aise, même dans la mort. On a trouvé, dit-on, dans un cercueil, des vêtements dorés qui tombaient en poussière. Cela peint bien sa destinée. De la poussière de manteau impérial, c'est tout ce qui devait rester des projets d'Henri VII et des espérances gibelines de Dante.

Au nombre des traits les plus remarquables de sa poésie est le respect que, malgré sa rigoureuse orthodoxie, il montre pour les sages du paganisme; il a placé

tail du baptistère, un vieux bas-relief, qui représente la descente du Christ aux enfers, porte cette légende: *Introitus solis*.

deux païens en paradis, Riphée et Trajan, et a fait de Caton le suicidé le gardien des âmes du purgatoire¹. Il a appelé Aristote *maître de ceux qui savent*, bref et magnifique éloge. Il y a eu, au moyen âge, plus de cette tolérance qu'on ne croirait de nos jours. Le salut de Trajan n'est pas de l'invention de Dante; il était admis généralement, et motiva un décret des magistrats de Rome au XIII^e siècle pour la conservation de la basilique trajane. Aristote fut presque canonisé par l'Église; mais nulle part peut-être cette déférence pour la sagesse païenne ne se produit d'une manière plus extraordinaire que dans un tableau de l'église de Sainte-Catherine à Pise. Ce que je viens de dire m'autorise à en parler, d'autant plus que le personnage principal est saint Thomas, le maître de théologie de Dante. Saint Thomas est assis, son expression est méditative: il a l'air de ruminer quelque question difficile. On comprend le surnom de bœuf qu'on lui donnait dans sa jeunesse. Le Christ, les évangélistes, Moïse et saint Paul sont au-dessus de sa tête. Des deux côtés du saint, mais plus bas que lui, Aristote et Platon debout tiennent ouvert un livre écrit en hébreu. Dieu est au sommet du tableau; des filets d'or descendent de sa bouche sur les docteurs de la primitive Église, qui les envoient à saint Thomas, et de la bouche de celui-ci, il en descend un grand nombre sur la foule des théologiens. Mais ce qui est plus extraordinaire, deux de ces filets montent vers le saint, des lèvres de Platon et d'Aristote.

¹ Dante paraît avoir eu une sorte de culte pour Caton. Il s'écrie dans le *Convito*, page 178, édit. de Pasquali: « Sacratissimo petto di « Catone, che presumerà di te parlare? » Il voit dans le retour de Martia à son premier époux un symbole du retour de l'âme vers Dieu.

Ainsi le peintre admettait que la science mondaine pouvait fournir quelque chose à celui qui était l'oracle de la théologie chrétienne. Mais il fallait que le triomphe de la foi sur la philosophie profane fût exprimé; c'est le célèbre commentateur d'Aristote, Averrhoës, qui a été choisi dans ce but. Le médecin Averrhoës, dont la philosophie scandalisa ses coreligionnaires musulmans, réunit en Occident un assez grand nombre d'esprits forts dans des opinions peu chrétiennes. Pétrarque s'emporte avec véhémence contre ceux qui négligent l'Écriture sainte pour les livres d'Averrhoës. Dans le tableau de l'église de Sainte-Catherine, il est couché aux pieds de saint Thomas; il semble abattu, et, appuyé sur son coude, il rêve à sa défaite.

LUCQUES.

Pour aller de Pise à Lucques, on passe au pied du mont Saint-Julien, ce mont qui fait que les deux cités ne peuvent se voir,

Perchè i Pisan Lucca veder non ponno¹,

a dit Dante avec sa précision géographique accoutumée.

Lucques est placée au centre d'un délicieux pays. Il n'y a rien de plus frais, de plus gracieux que les environs de Lucques. C'est un lac de verdure encaissé dans d'admirables montagnes. La ville s'élève au milieu. Les

Inf., c. XXXIII, 30.